

## UN PAS VERS LA RENAISSANCE

Il est des histoires qui prennent toute une vie à raconter et ne pas s'y pencher en temps libre serait dommage. Non pas que cette vie soit plus importante qu'une autre, cela serait de la prétention de le croire, mais les détours encourus pour la rendre motivante ne sont pas à négliger.

Dès le départ l'esprit doit connaître le souci de l'intérêt à accorder à l'existence. En effet elle sera unique et ne rien faire contre le mauvais sort est pitoyable. Dans l'attente d'un événement satisfaisant il est toujours utile de se pencher vers les autres.

Les paroles se feront plus convaincantes aux abords de la souffrance, non pas pour y rester mais amener un message de sérénité aux cœurs endoloris. Le mien est en voie de guérison. Les autres n'ont pas à se taire aussi. Je ne peux cependant pas commander au monde. S'il va plus mal une parole réconfortante est toujours là.

L'amertume a fait ses dégâts. Seul un petit nombre résiste aux mensonges du temps ravageur.

J'entends toujours les mêmes conseils, les blessures prêtes à s'ouvrir d'un repli profond. Mais si je m'expose l'âme en peine souvent m'isole d'une communication impossible. Les sujets doivent être léger, ne pas heurter une vie paisible. Le temps est compté pour le premier à pleurer sur sa misère.

L'amertume a un goût que je n'offre pas. Je ne la souhaite à personne et pourtant si présente. Qui ne l'a pas sur lui? Elle est universelle. Chacun à sa façon se sort de son emprise. Je plains celui qui n'y parvient pas. Sa vie est alors un cauchemar. Peut-être

le connaissons-nous un peu tous au départ. L'expérience nous apprend à sortir de cette tourmente à prix d'efforts, pour notre salut. La condamnation sans cela est au cœur des chaînes de la vie. Certains en sont revenus au prix d'un bénéfice sans cesse à se retenir d'exploser d'incompréhension totale, aux vues des autres ignorants le mal à s'élever vers la lumière. Quelque part l'envie est toujours là. De tout lâcher et s'enfuir. Tout quitter est humain aussi. Après se repentir.

Chante au fond de moi la source d'idées vagabondes. La première expression de la corde sensible sous l'œil de la providence. Je ne comprenais pas, mais était heureux de l'instant à profiter. Les rayons de la vie autour de la nature accueillante. Une couleur à offrir à ces visages chagrins. Je ne désespérais pas, telle l'innocence aux yeux de l'infini. La larme si facile à l'enfance profonde. Puis vint le temps à tout décider, trouver la faille, m'ouvrir l'esprit. Aller vers l'extérieur chercher la vie.

Je me suis obligé à travailler, accepter tous les postes intérimaires. Ne plus être dans le rêve, l'abstrait, le provisoire, le déterminisme à enfermer mes pensées. De quelques jours à plusieurs mois, du chômage sans repos à ma tête qui raisonne jusqu'à exploser près de la chute possible j'allais vers l'emploi. J'ai commencé comme agent de production dans un dépôt où étaient stockés des livres prêts à aller en librairie. En vérité je les triais d'après les bons de commandes, les étiquetais, vérifiais les prix, remplissais les chariots près des camions à la livraison le lendemain de bonne heure. Je m'habituais et je pensais être heureux. Seulement ça n'allait pas durer et c'est ainsi que je sentis les autres postes m'échapper. Soit je n'étais pas assez rapide en magasinier, trop debout en préparateur de commandes, pas assez solide en manutentionnaire, bien préoccupé dans les livraisons de toutes sortes de meubles, matériel audio, sono, vidéo à m'enivrer l'esprit jusqu'à ne plus accepter ces activités temporaires. Cela a duré au moins 5 ans à tourner dans tous les sens comme une

girouette désaxée. Je venais toujours en mobylette de 6h00 le plus tôt jusqu'à 19h00 le plus tard avec une pause d'une heure en moyenne le midi. J'apportais souvent un casse croûte. Les emplois n'étaient pas très loin de chez moi mais j'ai cependant tout arrêté un jour d'un trop plein de ras le bol.

Je ne joue pas à me différencier d'un monde si conforme, ni ne m'oblige à des remarques volontaires extérieures, je suis juste un exemple modeste de pas vers plus d'humanité.

A mon dernier voyage, sans réservation pour dormir, j'ai dû batailler fort pour trouver un toit. Ce n'était pas de la charité à obtenir. Juste un endroit où me reposer, d'un long trajet en car. J'avais voyagé de nuit, pour profiter des couchettes. Une nuit en moins à payer arrangeait mon maigre budget. J'étais seul, mais pas désemparé. Le paysage m'attirait. Je m'arrêtais en route, à ma marche solitaire. C'était comme un test, je devais m'affronter à la réalité. Elle était douteuse, au-dessus de mes forces parfois. Le prix à gagner vient à se dépasser. Se défaire de l'angoisse dévastatrice. Aller vers les autres aussi tourmentés. Donner l'impression de maîtriser. Après avoir parcouru la ville de fond en comble, de vêtements à l'allure vagabonde, d'une peau tendue à la fatigue naissante d'une barbe apparente, j'ai fait le point. Comment vais-je y arriver? Je devais m'éloigner du centre trop commun, un logis m'attendait quelques pas plus loin. Le responsable me demanda mon nom et ma carte d'identité. Je lui dis sincèrement d'où je venais, l'esprit plus dégagé se fit. Ma démarche s'est faite plus confiante, il a saisi mes phrases sans plus de mal. Après un moment d'échanges verbaux, il m'a invité cordialement à m'installer dans ma chambre. J'étais heureux de cette journée longue à me reposer. Je me souviendrai toujours de cette hôtel, son visage réceptif à mon appel.

J'étais en visite à Grenade, toujours seul mais content de partir, le temps de m'offrir un nouveau cadre. J'avais de la chance

en réserve, celle de ne pas désespérer en cours de chemin. Cette solitude convenait à l'innocence en cours. J'avais à comprendre le sens de mes lectures. Pourquoi les personnages s'en vont-ils si jeunes vers les complications. Alors une vie trop facile m'est apparue en face. Elle avait le goût de tout laisser tomber. Si je pouvais m'étendre et attendre.

La suite je la connais par cœur. Au moins ici je devais me réveiller de mon lit. Payer mes repas, aller au centre ville. Les librairies avaient une saveur de la rentrée des classes. J'avais longtemps déserté les bancs de l'école. Je n'aimais plus les programmes imposés. Les pages intéressantes étaient ailleurs et j'avais à en parcourir d'immenses. Les routes de mes promenades étaient sableuses. J'avais chaud au passage, je m'arrêtais boire un verre, grignoter des tapas. Les façades offraient une blancheur jaunie aux rayons de soleil tournant. Je me déplaçais à pied vers les transports en commun pour des destinations plus longues mais agréables. J'avais vu le marché et les grandes places. Les bus offraient un charme à y écouter la radio, regarder au bord du paysage, les gens parler d'une langue trop rapide pour ne retenir que l'essentiel. Des gestes, des intonations, des mots sortis de semaines d'évasion souhaitée. C'était les jardins de l'Alhambra, le délice des couleurs ajustées à une autre civilisation. Les maures avaient traversé le pays, au-delà même jusqu'à Poitiers. Ils étaient représentés aussi au défilé des gardes civils sous mes yeux marchants. C'était tous les ans. J'y étais à la bonne période en automne. Il faisait encore chaud malgré tout mais les plages de la «Costa Blanca» accueillait moins de monde. En bord de mer, je prenais tranquillement mon petit déjeuner. Je lisais les nouvelles et me rassurais d'exister pleinement. Ces journées m'appartenaient à présent jusqu'à revenir à la réalité. La recherche d'un espace intérieur. J'étais en paix avec moi-même pour l'heure à cette vue d'en face. C'était en ces yeux clairs, dans ces chemins d'hier, par des plaisirs encore trop solitaires, en voyageur bien ordinaire. C'était en amoureux parlant évoquant les cœurs du dedans de

lecture et regard lent aussi. Les mots innocents venaient librement de mes lèvres ouvertes à la vie. Ils étaient sans mentir, sans éviter les pires déclarations à devenir fragile comme une feuille sous le vent. C'était à en rougir à la fin de les dire tout haut.

Un malaise me prend, je vais tomber. Cela fait quelque temps, je suis pris de vertiges. J'en parle à mon médecin. Il ne sait que dire. Je ne suis que de passage et m'emporte sans cesse.

Aujourd'hui heureux d'une pensée éclairée, je devine ce parfum d'éternité. J'ai été le chercher, des années durant, de solitude mortelle, de mots incompris, de phrases inachevées de mon cahier d'écolier.

A présent je dois me rendre utile, le temps m'est compté. J'en dispose encore, j'ai tant à distribuer. C'est arrivé après le rêve, comme un mouvement qui s'élève à me projeter à la vie.

Il fait clair ce matin depuis que j'ai deviné le chemin qui me sépare du poids de la solitude, par de nouvelles habitudes. Elle est de l'océan de cette mer, cette vague légère à me porter. J'ai dépassé cette façade d'ami, de camarade, pour la rejoindre ailleurs, au ciel tout proche. A la naissance l'amour ne se pose pas de questions. L'horizon d'une relation à la mémoire ancrée s'est fixée librement sur les pages du cœur. Apporter du rayonnement est possible. Une touche de grâce à la volupté si proche.

J'ai mis du temps à le comprendre, à lire les pensées les plus désespérées et un matin tout est arrivé. Les yeux se sont levés sur moi, je ne me suis pas précipité. Le temps ne m'était pas compté, j'avais finalement fait vite. Dans ce monde où tout s'enchaîne, comment être autrement. C'était le seul moyen d'y parvenir. Je sens quelque fois des sueurs m'envahir, à fondre d'un coup, perdre du poids. Sans vigilance, je fonds. Je me dois de réfléchir, de savoir où aller. Un geste, une caresse sans désir, sans certitude

d'être la bonne, je tombe de mon nuage et la terre entière sans va. Je n'entends plus sa voix, mais que le martèlement des plaintes, de la confusion des sentiments. Je me détache sans la brusquer, sans la jeter à terre.

Souvent de l'incompréhension naît la violence destructive. C'était si rapide, si désespérant à rendre le temps maladroit. En retour les chaînes se placent aux esprits maladroits. Se laisser guider au sens de l'histoire et tout réussit.

Déjà enfant je l'entendais, puis je redevenais plus serein au son de la voix. Elle était calme, d'une note à m'enlever le cafard. Elle me comprenait sans demander de trop. L'avenir existe vraiment, ne cessai-je de penser alors. Je vais vers où je tends, avec cette certitude d'un rien à ébranler le cours du temps.

Cette voix plus lumineuse au milieu de ma vie, c'est la tranquillité, le contour d'un tracé où je devine les grandes lignes, l'amour à me sentir encore entier, au cœur de la pensée. Elle est la poésie de mon esprit, à se poser près de moi, comme la mer sur le sable, le jour sur la nuit, les yeux sur l'envie, le centre de l'existence, l'être moins démuné. Elle offre le spectacle au-devant de la scène, la parole près de moi, la lumière allumée, les mots entraînés. La clarté se dessine autour. Je découvre le voile, il est midi sur mon chemin et j'ai assez marché.

L'heure n'est plus à la tristesse, car j'ai fait le choix de t'associer à mes pensées. Ma tête vagabonde toujours, à la juste mesure, à ne pas me tromper de cible. J'ai gagné cet équilibre où danse la joie, la maturité, le dépôt de mes incertitudes à l'aube de la cinquantaine. L'âme libérée suit à présent tranquillement. Je suis à la recherche d'une activité à vivre, à me nourrir le corps et l'esprit. Si l'un ne suis plus, l'autre en pâtit. Les mots vont m'aider à l'accord de cette relation. C'est terrible de constater à quel point l'heure se ralentit, bien au chaud de moi-même. J'y

resterais bien plus longtemps, si ma personne ne se réduisait à l'ombre d'une pensée.

Une silhouette se dessine. Elle suit la voix de mon cœur. Je tends l'oreille, fais un bel effort, tel une activité à me dépasser, comme traverser la frontière, à la recherche de la vie. Je vais naviguer, seul maître à bord, sans me décourager. Si ce travail ne s'accomplit pas, d'autres le feront pour moi, et je perdrai mes ambitions. Commencera la dérive de mes sentiments, la chute de mon être, un pas vers la mort certaine. Je suis dans le vrai.

J'entends un coup de fil. Je serai demain au rendez-vous. Je suis à présent sur de bonnes lectures, une inspiration certaine d'avancer d'un bon pas. J'ai cependant besoin d'être rassuré encore. C'est l'expression à sentir, le visage devant à me réveiller. La regarder encore, l'agrandir de peur de mourir demain. Elle est agréable à m'y pencher, sortir de l'ordinaire.

Aller vers son cœur. Le sens est à un baiser, à la vie accordée. Tout se bouscule dans ma tête, une journée inachevée. L'important est l'évidence d'une conscience à me maintenir. Me lever pour dire je vais bien. Cette déclaration me conduit sagement. Je traverse une mer calme. Les vagues autour soulèvent pourtant des embarcations incertaines. Tous les jours traînent leurs incertitudes.

Je voudrais plus de vie sous mon regard de solitaire errant, mais heureux tout de même. Malheureusement, il faut s'en tenir aussi à la réalité, à cette difficulté d'exister, à cette prise en charge nécessaire, pour combler le vide d'être là. C'est une enfance inaboutie, un rêve suspendu d'images confuses. Ni le temps ne guérit, ni l'attente d'un mieux, sans l'amour en retour. C'est à se tenir debout, après une quête nécessaire. Une fois convaincu commence la vie. La course est périlleuse, malgré tout intéressante. Il aura fallu des pensées pour en arriver là.